

# Le roman noir, littérature d'avenir

Et si le polar, à l'inverse d'une « littérature sans estomac » consensuelle et narcissique, ouvrait la voie à une « écriture de la crise », seule à même de témoigner du siècle qui vient ?

CEDRIC FABRE

Vous l'aurez compris, cette pérégrination entre les pages ardentes de la littérature dite « noire » a lieu au gré de notre humeur du moment. Maussade, avouons-le... Car nous nous trouvons bien las, épuisés de constater que les têtes de ventes des livres soient toujours dramatiquement occupées par des romans parfaitement inoffensifs, creux et consensuels. Que les colonnes des journaux consacrées aux polars ou aux autres « littératures de gare » – terme on ne peut plus noble, selon nous – ne cessent de s'effiloche. Que les émissions télévisées de littératures autoproclamées « grand public » – un terme relativement méprisant – évincent quasi systématiquement les auteurs de romans noirs, également toujours absents des grands prix littéraires de ce pays. Et l'on ne parle même pas de la science-fiction... Comme si les « faiseurs » de succès littéraires craignaient la littérature criminelle, creusée dans la veine d'un « réalisme social », ainsi que ses artisans, constamment ravalés au rang de médiocres écrivillons, voire de dangereux casseurs de moral et tenants d'une littérature du désordre.

Mais, têtus, nous gageons qu'au-delà de son rôle de distraction, de loisir, en somme, la littérature romanesque reste l'une des très dynamiques formes d'expression qui permet d'appréhender le réel, de décrypter le fonctionnement de notre monde ; une ambition qui va bien au-delà de la description des états d'âmes d'une bourgeoisie qui s'ennuie.

L'utopie littéraire, pour un XXI<sup>e</sup> siècle qui risque bien d'être religieux, serait peut-être celle du retour, sur le devant de la scène, d'une littérature politique. Nous n'avons – précisément – rien contre les grands riens qui font les premières gorgées de bière, mais nous restons étonnés que cette époque aime à ce point le vide. En 1979, Jean-Patrick Manchette, écrivain et spécialiste du polar, notait :

*« Polar signifie roman noir violent. Tandis que le roman policier à énigme de l'école anglaise voit le mal dans la nature humaine – mauvaise –, le polar voit le mal dans l'organisation sociale transitoire. Le polar cause d'un monde déséquilibré, donc labile, appelé donc à tomber et à passer. Le polar est la littérature de la crise. Pas éton-*

*nant qu'il reprenne vie ces temps derniers. »*

Vint-cinq ans plus tard, ce monde déséquilibré n'est pas passé, et si Manchette était bien sûr de lui, nous le sommes moins. Cela dit, ses observations et ses « notes noires » mettaient en lumière une littérature non conventionnée – et toujours décriée – par les académismes, parce qu'elle entendait avant tout « coller au siècle ». Et si elle a bel et bien trouvé une certaine vigueur et une vitalité nouvelle, depuis ces commentaires de Manchette, elle reste marginalisée. Seuls les romans à énigme, ludiques ou non, et qui n'écorchent pas vraiment l'organisation sociale – le *Da Vinci Code* en est un exemple – sont démesurément valorisés.

Car le roman noir, c'est la prise en compte de la violence des rapports sociaux dans la charge qui plombe bien des existences. A ce titre, le roman noir est producteur de sens. C'est aussi la littérature des perdants. Qui pourfend une société qui n'aime et n'honore que les vainqueurs tout en espérant se protéger des discours qui détaillent les inévitables et multiples formes de transgressions, qui pratiquent la remise en question permanente des définitions du Bien et du Mal.

Tout en réhabilitant le « citoyen ordinaire », en entrant dans le quotidien intime de tout un chacun, le roman noir traque les véritables visages du pouvoir et ses abus. Quelle autre littérature met autant d'efforts et d'entrain pour comprendre dans quelle mesure la société peut être criminogène, au fil d'une fiction ancrée du côté du sociologique plutôt que du psychologique, du collectif plutôt que de l'individuel ? Ces dernières années, des romans éminemment subversifs – et cruciaux, dirons-nous – ont été passablement, et souvent sciemment, occultés, « trappés » derrière les œuvres bien lisses d'Amélie Nothomb, de Bernard Werber, de Philippe Labro ou de Marie Nimier. Ils avaient pour sujets – allons-y en vrac – le passage aux 35 heures dans une manufacture de province (François Muratet), la torture exercée par l'armée française durant la guerre d'Algérie (Francis Zamponi), les drames des sans-abri (Claude Amoz), les possibles magouilles qui auraient conduit à la présence, au second tour des dernières présidentielles, d'un candidat du Front national (Jean-Hugues Opper), le scandaleux fonctionnement des grands laboratoires pharmaceutiques (Michel Steiner), le désastre écologique et « l'éco-terrorisme » (Pascal Dessaint)... Car voilà des polars écrits par des auteurs « de terrain », qui valent bien des reportages journalistiques. La force de ces auteurs réside dans le fait qu'ils ne renoncent jamais à leur ambition première : faire « œuvre de fiction », soit montrer que « toute vie est invraisemblable », quand on prend la peine d'entrer dans ses arcanes. Ils sont résolument du côté d'une littérature qui dit les drames qui se nouent entre le carnage – les vies bousillées ici-bas – et la constellation – du côté des étoiles, soient les vies rêvées –, pour paraphraser le titre du merveilleux roman de Marcus Malte, *Carnage, constellation*.

Ces auteurs mériteraient une place de choix au panthéon des Lettres. Les polars de Yasmina Khadra ont

rendu compte de la vie quotidienne en Algérie dans les années 1980 et 1990 avec une écriture au hachoir, et sont une précieuse chronique du quotidien de la population ; Montàlban, le maître du roman noir barcelonais, mort en 2003, avait décrit avec talent et acuité la société espagnole de l'après-franquisme... On semble à peine les « découvrir », voire les « reconnaître ». En France, les élites intellectuelles ne paraissent pas prêtes à accueillir dans leurs rangs ceux de leurs compatriotes qui poursuivent un travail similaire à celui d'un Montàlban ou d'une Khadra. Faisons ici une digression, et rappelons-nous la difficulté d'animer un débat avec l'ami Jean-Claude Izzo : dans la salle, des gens se levaient et prenaient la parole à tour de rôle, de façon spontanée, voire sauvage et anarchique, pour remercier l'écrivain : « J'habite le Panier, je ne suis pas grand-chose, je ne suis pas une personne importante, mais je suis heureuse qu'un romancier se soit ainsi intéressé à moi, avec un tel respect. » Bien entendu, Izzo ne pouvait plus en placer une : « ses » personnages lui avaient repris la parole... Et pourtant, Izzo, qui a connu un succès rarement égalé pour un auteur de polars, reste l'exception qui confirme la règle.

Bref, nous plaidons ici pour l'habilitation d'une littérature qui scelle courageusement le destin des individus à la marche, plus ou moins forcée, plus ou moins chaotique, de la société et du monde. A des lieues de cette littérature française décidément trop narcissique – et qui a pignon sur rue. Où le « Je » bouche bien souvent l'horizon et étouffe toute velléité de questionner le monde, préférant s'épancher sur lui-même. Le critique Pierre Jourde l'assure : nous sommes toujours envahis par cette « *littérature sans estomac* »<sup>1</sup>, qui, en croyant, avec la complicité des médias, faire de grands romans avec de minables petits tracas de la vie quotidienne, passe à côté de la violence du monde, met entre parenthèses le vacarme de la planète, mais se pavane toujours sur un succès bien souvent préfabriqué.

Le pessimisme n'est pas vendeur. Les Lettres françaises semblent jouer sur la veine d'un discours qui bannit les fausses notes. Elles ont perdu leur faculté « critique » et leur élan subversif, peut-être à l'insu de leurs auteurs, qui se sont laissés piéger par cette (mauvaise) idée de l'écriture appliquée comme un baume. Des histoires qui aident à s'endormir, au lieu d'éveiller et de réveiller, au lieu d'agir comme une lame qu'on porte dans la plaie.

Pour conclure notre diatribe, nous dirons que le roman noir est incontournable. Il participe – et souvent avec un certain talent stylistique – du discours sur une société. Continuer à en faire l'impasse, c'est se condamner à rester borgne. Et l'on citera, pour s'en convaincre, l'écrivain Jean-Bernard Pouy, amateur d'exercices ludiques et oulipiens, et connu comme étant le créateur de la série « Le Poulpe », vrai bon exemple du succès de la « littérature populaire » que l'homme entend promouvoir :

*« Le roman de détectives, c'est comme la vie : on cherche toujours quelque chose, on ne trouve pas toujours et, quand on trouve, c'est généralement décevant ou monstrueux. C'est pour cette raison que le détective recommen-*

*ce à chercher. Peu à peu, il sait qu'il ne dénichera jamais rien, aucune raison, aucune morale, aucune certitude, mais il continue de chercher parce qu'il n'y a pas d'autre solution. »*

En attendant, il peut se sentir bien seul...

<sup>1</sup> Pierre Jourde, *La Littérature sans estomac*, Esprit des Péninsules, 2002.